

Rencontre avec Pierre VERMERSCH (29 Juin 2000)

Nous poursuivons cette nouvelle rubrique « Rencontres avec l'ergonomie » du Bulletin de la SELF par un entretien avec Pierre Vermersch qui est actuellement chercheur au Groupe de Recherche sur l'Explicitation (GREX) du CNRS. Après avoir exposé dans le numéro 117 du bulletin la manière dont Alain Berthoz, neurophysiologiste, avait croisé le chemin de l'ergonomie, c'est donc au tour d'un psychologue de nous expliquer comment ses recherches ont été influencées par des échanges avec des ergonomes. Une occasion également de réfléchir sur l'apport des recherches en psychologie et en phénoménologie à la connaissance des activités de travail.

J.T. : Nous discutons régulièrement depuis 1983. Depuis plusieurs années, une partie de nos recherches est commune, celle qui porte sur la conduite accidentelle de réacteur nucléaire sur simulateur, d'abord avec une équipe d'ergonomes de l'Institut de Protection et de Sécurité Nucléaire (IPSN), puis avec une équipe d'ergonomes et ingénieurs d'EDF. Ceci fait partie de tes rencontres avec l'ergonomie et même de tes contributions directes à cette discipline. Mais, ce sur quoi je voudrais t'interroger, c'est plus largement sur toute l'histoire de tes rencontres avec l'ergonomie. Tout au long de cette histoire, tu as évolué, et l'ergonomie aussi. Je pense à tes recherches passées sur les registres de fonctionnement et l'image opératoire, qui donnaient lieu à des discussions avec des ergonomes, à tes recherches plus récentes sur la pensée privée et l'entretien d'explicitation, enfin à la psycho-phénoménologie que tu développes actuellement. D'où ma première question : comment caractériserais-tu les différentes phases de cette histoire de tes rencontres avec l'ergonomie ?

Pierre Vermersch : Il faut peut-être remonter encore plus loin que tu ne le fais. Ma formation de base, c'est le bac technique, qui m'a mis en contact avec la technologie, les machines-outils, avec la forge, la menuiserie et tous les métiers de base, et puis surtout avec le dessin technique qui a été très important pour moi, qui est la matière dans laquelle j'ai le plus brillé. Ensuite, soit pour gagner de l'argent l'été, soit pour aider des amis dans l'aménagement de vieilles maisons dans le Lubéron, j'ai pratiqué à peu près tous les métiers du bâtiment, aussi bien l'électricité que la maçonnerie, la couverture, la plomberie etc.. Ceci fait que je connais les métiers, que j'ai un goût pour l'observation et la pratique des métiers. C'est probablement la raison pour laquelle je me suis senti comme un poisson dans l'eau chaque fois que j'étais sur le terrain ou en discussion avec des gens de métier. Je suis toujours curieux de voir comment un métier se développe. Je ne résiste pas à aller rendre visite à quelqu'un qui fait quelque chose, à connaître comment il s'y prend, comment il a résolu tel problème. Cet arrière-fond me prédisposait à mon insu à entrer en contact avec l'ergonomie. Mais, je n'ai pas choisi personnellement de le faire. J'ai commencé par travailler sur les effets cognitifs de la plongée hyperbare avec les plongeurs du commandant Cousteau à Marseille, puis j'ai été recruté par le laboratoire de Psychologie du travail de l'EPHE, dirigé par Leplat, pour travailler sur des problèmes d'enseignement programmé des statistiques. Je n'ai jamais choisi de faire de la recherche dans le monde du travail, je ne crois pas qu'à cette époque j'avais quelques notions de l'existence de l'ergonomie ! Et en parlant, il me revient des impressions de mes débuts dans ce laboratoire, avec le constat que je connaissais dans la pratique beaucoup mieux le monde du travail que ceux qui étaient déjà là. Ainsi, je découvre des années plus tard qu'il m'est naturel de travailler en liaison avec ce domaine, à tel point que cela ne me pose aucune question. En fait je trouve tout aussi naturel qu'une recherche qui a du sens débouche sur des applications. Cependant si je reviens à mon histoire, mon point d'entrée était déjà une question d'application, mais beaucoup plus liée au terrain de la formation professionnelle, de l'apprentissage - ce qui sera une constante de mes choix de travail et de rencontre -, qu'à celui de l'ergonomie. À partir de ce premier contrat de recherche, j'ai développé les thèmes qui m'intéressaient et m'ont conduit à rentrer au CNRS : l'étude du fonctionnement

cognitif chez l'adulte, pour l'essentiel à partir de la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget. Mon premier point de rencontre avec l'ergonomie a été indirect. Il s'est fait dans le cadre du séminaire hebdomadaire du laboratoire, auquel participaient des ergonomes, et autour de la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget, qui était alors présente dans la réflexion de Xavier Cuny, d'Annie Weill-Fassinna, de Jean Pailhous et d'André Bisseret. La plupart de mes travaux, ensuite, se sont développés comme des thèmes fondamentaux de psychologie cognitive articulés avec le secteur de la formation professionnelle et des enseignants. La chance que j'ai eue, c'est d'arriver dans un laboratoire qui me mettait en contact avec des gens qui travaillaient sur le terrain. La conception d'un programme de recherche ne s'articulait pas directement sur la construction d'une "manip" qui correspondrait à des hypothèses théoriques à valider comme dans la pratique de la psychologie expérimentale. Elle s'articulait, soit sur des demandes venant du terrain, soit sur la recherche d'un terrain qui ferait sens et dans lequel telle question théorique pourrait être posée. Par exemple, pour étudier les réponses adaptatives, j'ai choisi d'aller voir sur le terrain de la formation professionnelle des adultes comment ils dépassaient des difficultés d'apprentissage de l'utilisation du dessin technique, ou de la manipulation de l'oscilloscope cathodique. Le fil conducteur de mes rapports avec la psychologie du travail et avec l'ergonomie – que, de ce point de vue, je n'ai pas besoin de différencier –, c'est en quelque sorte la permission ouverte de travailler de façon non classique relativement à la formation de psychologie expérimentale que j'avais reçue. Je n'en ai pris conscience que très tardivement, à partir de l'ouvrage d'Yves Clot [Clot Y., 1998, *Le travail sans l'homme ?* Paris, La Découverte] qui me faisait une place dans l'histoire de la psychologie du travail sinon de l'ergonomie, place que je n'avais pas su reconnaître moi-même, même au moment où je participais activement au groupe MAST avec toi, Maurice de Montmollin, René Amalberti, Jean-Marie Cellier et d'autres encore.

J.T. A l'époque de tes premières rencontres avec l'ergonomie, les questions de formation professionnelle étaient pour l'essentiel extérieures à l'ergonomie. Il faut dire que, lorsque les ergonomes critiquaient la conception de tel poste de travail, on leur répondait souvent : " il suffira de former les opérateurs ". Ce n'est que progressivement, avec en particulier l'ouvrage de Maurice de Montmollin, " L'analyse du travail préalable à la formation ", que ces questions de formation professionnelle sont entrées dans l'ergonomie, avec le thème des " compétence ".

P.V. : Pas tout à fait, car, à travers Suzanne Pacaud à la SNCF, mais surtout à travers le CERP (le Centre d'études et de recherche psychotechnique, d'où sont issus Bisseret, Leplat, Weill, Cuny, etc. et qui éditait le non moins célèbres "Bulletin du CERP") de l'AFPA, on avait un centre de recherche à l'interface entre formation professionnelle et ergonomie, ou plutôt majoritairement orienté vers la formation professionnelle mais incluant déjà des aspects d'ergonomie. C'était alors le thème le moins étudié du point de vue recherche, puisque la plupart des travaux de psychologie du travail étaient de diagnostic, ne cherchaient pas à contribuer directement à la conception de la formation. Mais tout le travail que j'ai mené avec Annie Weill-Fassinna (qui avait déjà ouvert la voie quelques années auparavant au CERP), sur le dessin industriel est né d'un déficit de formation professionnelle des agents qui avaient besoin, dans leur métier, de lire des plans. On s'est rendu compte qu'apporter une réponse consistait à trouver une pédagogie professionnelle nouvelle, parce que la méthode d'enseignement de la géométrie descriptive sous-jacente à la lecture du dessin technique ne marchait pas avec les gens qui avaient un tout petit peu de difficultés. Soit, on rejetait ces gens hors du travail, soit on analysait mieux en quoi consistaient leurs difficultés et l'on inventait une pédagogie. Mais, ce n'étaient pas les chercheurs, c'étaient les praticiens qui avaient l'initiative des innovations. Ensuite, ces innovations étaient mises en forme à travers des recherches.

J.T. : Alors qu'en ergonomie, du côté des chercheurs, il y avait alors tendance à penser directement en termes d'innovation concernant les situations de travail, mais en se limitant essentiellement à la conception des postes de travail.

P.V. : C'est vrai. Et si je reviens à mes relations avec l'ergonomie, elles se sont aussi développées à partir du thème de la description des déroulements d'action. Tu as mis en place la notion de " cours d'action ". Nous avons travaillé ensemble sur tes protocoles. Mais, le travail de Xavier Cuny & de Deronsard, divers exposés à propos de l'Airbus, posaient aussi le problème général suivant : comment générer la description d'un déroulement d'action inséré dans un contexte de travail ? Je pense à toutes les discussions qui ont eu lieu autour du projet d'Alain Kerguelen - qu'il a mené à bien - de construire un logiciel permettant de saisir des données organisées temporellement, le logiciel KRONOS. La question dominante était : comment penser l'action comme objet ? ou plutôt : comment décrire cette action ? Et, aujourd'hui encore, dans nos recherches communes nous travaillons autour de ce thème. Une bonne partie des travaux que nous avons effectués ensemble ces dernières années consiste à étoffer, à affiner, telle ou telle facette de la saisie des déroulements d'action effectifs. En même temps, nous cherchons à savoir comment les noter de façon à faire apparaître des choses qui, graphiquement, soient parlantes, permettent de repérer des faits saillants, des régularités, permettent de penser des choses qui ont du sens pour l'opérateur et donc pour l'ergonome qui est attentif à ce qui se passe. Personnellement, le départ de cette réflexion est venu de l'étude de la résolution de problème, de la façon dont quelqu'un, en formation professionnelle, s'adaptait à une situation où il devait produire un résultat. J'ai donc l'impression que, dans notre collaboration, mais pas seulement dans cette dernière, les rencontres avec l'ergonomie s'articulent sur la question : comment saisir l'objet " action " dans son déroulement ?

J.T. : Pour résumer, alors que l'analyse des activités est un point fort de l'ergonomie, du moins de celle de langue française, la question de la saisie des déroulements d'action ne t'est pas venue de l'ergonomie. C'est ton propre mouvement de recherche qui t'a amené là et qui a recoupé des mouvements de recherche qui se déroulaient en ergonomie.

P.V. : C'est exact, pour ma part je suis venu à l'étude des déroulements d'action, pour prendre en compte la démarche et pas seulement le résultat final, et plus profondément pour saisir ce qu'à partir de Jackson et Baillarger on peut nommer la cohérence propre du déroulement de l'action. La théorie opératoire de l'intelligence de Piaget mettant l'accent sur le côté "opératoire", sur le primat de l'action dans la genèse, m'a encouragé à poursuivre dans ce sens. Et l'entretien d'explicitation est d'abord et avant tout l'explicitation de l'action spécifiée vécue. Sans avoir jamais été marxiste, j'ai toujours spontanément pensé le primat de la référence à notre praxis comme source de détermination. Il en est de même pour d'autres thèmes, a priori conçu par moi comme d'abord théorique et débouchant naturellement sur la clarification de la pratique. Ce qui s'est fait ces dernières années à partir de l'entretien d'explicitation, ou à partir de l'analyse du point de vue en première personne chez l'opérateur par exemple, entretient aussi une relation avec l'ergonomie. Certains terrains posent des problèmes de description, donc de recherche de catégories de description, que je n'aurais pas abordé spontanément, que je n'ai abordé que parce qu'ils m'avaient été soumis à travers des recherches ergonomiques.

J.T. : Ce qui est alors en jeu, c'est donc moins l'ergonomie en tant que discipline que l'ergonomie en tant que fortement présente sur le terrain et donc t'apportant des questions de terrain.

P.V. : Et, peut-être aussi, avec le premier travail sur la conduite accidentelle de réacteur nucléaire que nous avons effectué avec des ergonomes de l'IPSN, l'ergonomie m'a permis de revenir à l'invention de la description d'une activité professionnelle. J'avais travaillé auparavant avec des instructeurs sur simulateur d'EDF sur le terrain de la formation professionnelle. Avec l'entretien

d'explicitation, j'avais des réponses à la fois théoriques et pratiques à fournir aux questions qui m'étaient posées par ces instructeurs sur simulateur : comment faire du débriefing ? Comment conduire des séances d'analyse avec des gens qui disaient : " on ne sait pas faire, on ne sait pas bien faire " ? Sur le terrain, après avoir vérifié le caractère pertinent d'une aide à l'explicitation pour les instructeurs sur simulateur, j'ai effectué un travail d'intervention qui perdure actuellement avec d'autres que moi. Alors que, dans le travail sur des protocoles de cours d'action d'essais sur simulateur mené avec l'IPSN – pour lequel j'avais acquis des bases grâce à tout le travail antérieur avec les instructeurs sur simulateur d'EDF -, il y a eu toute une invention descriptive. Alors que beaucoup de gens avaient déjà dit des choses sur ce genre d'essais, nous étions devant un défi : qu'est-ce qu'il faut regarder différemment ? Comment regarder différemment. Et ce défi était particulièrement stimulant.

J.T. : Donc, pour toi, ce qu'apportait le point de vue ergonomique, c'est un élargissement de tes analyses relativement à celles qui avaient été suscitées par la demande en termes de formation des instructeurs sur simulateur ?

P.V. : Oui. Je regrette cependant que les résultats de recherche obtenus en ce qui concerne la manière de résoudre un problème en utilisant des consignes ne soient pas mieux répercutés dans le domaine de la formation professionnelle. Ou inversement que ce que les instructeurs connaissent de manière particulièrement experte pour y être confronté tous les jours de la semaine ne soit pas mieux répercuté vers l'ergonomie.

J.T. : N'est-ce pas aussi assez mal répercuté dans le domaine de l'ingénierie ?

P.V. : Ce qui saute aux yeux quand on arrive, c'est que les opérateurs en conduite accidentelle de réacteur nucléaire travaillent sans cesse avec des consignes à la main, ils passent une grande partie de leur temps dans une forme de lecture-partition, lecture où chaque item doit générer une action adaptée. Et, finalement, à l'heure actuelle, au niveau de la conception ergonomique, cette activité n'est pas assez vue comme suscitant elle-même des problèmes, problèmes qui restent encore largement inaperçus du fait même que les consignes ont été pensées comme solution. La solution engendre ses propres problèmes, mais ces problèmes sont occultés par le fait que l'on regarde la solution comme produisant de l'aide, sans voir qu'utiliser l'aide engendre de nouveaux problèmes.

D'un autre point de vue, il faut considérer aussi tout le travail que j'ai fait dans la perspective d'une psycho phénoménologie, toute l'appropriation patiente que j'ai faite des travaux d'Husserl, du jeune Sartre et d'autres auteurs. C'est à l'occasion des travaux que nous faisons ensemble dans le domaine du nucléaire qu'il y a une interaction très forte entre l'idée selon laquelle ce que fait l'opérateur pourrait être pensé et décrit en termes phénoménologiques et la question : où est-ce que je vais mobiliser des connaissances phénoménologiques, des catégories descriptives ? Par exemple, qu'est-ce qui se passe lorsqu'un opérateur est désorienté ? Pour penser le thème " orientation/désorientation ", il faut penser la subjectivité de l'opérateur. Là, je vois bien comment ce travail dans le domaine de l'ergonomie me conduit à effectuer des développements théoriques et méthodologiques qui se situent dans la lignée du travail de recherche théorique que j'ai mené au cours de ces dernières années, afin de fournir des descriptions qui permettent de regarder la conduite de l'opérateur différemment.

J.T. : Mais, il est facile de constater que l'ergonomie, qui est de plus en plus une ergonomie de praticiens, de consultants, est relativement timide face à des développements théoriques. Dans l'entretien précédent avec Alain Berthoz, on voyait bien comment ses approfondissements théoriques l'éloignaient, du moins en un premier temps, de l'ergonomie. Avec l'approche phénoménologique que tu développes, il y a quelque chose qui empêche cet éloignement de se réaliser trop brutalement : c'est le rapport à la complexité des terrains, des activités de travail. C'est un point d'accrochage que n'avait pas Alain Berthoz en passant au laboratoire.

Cependant, n'y a-t-il pas un problème de plus en plus aigu d'acclimatation de tes développements théoriques avec le travail de l'ergonome ?

P.V. : Je ne crois pas. En effet, si j'examine le parcours que j'ai effectué, à chaque fois que je me suis approprié un domaine théorique je l'ai transféré vers l'application et les praticiens. Par exemple, j'ai d'abord mené un énorme travail théorique sur Piaget, avec des aspects très techniques, et le transfert vers l'étude de l'intelligence adulte que personne n'avait fait jusqu'alors (cf. la théorie des registres de fonctionnement cognitif, que je ne renie pas). Puis, au bout d'un moment, après avoir digéré cela, j'ai travaillé avec des enseignants et des formateurs d'adultes qui se sont appropriés ces outils théoriques pour la lecture quotidienne de ce que fait l'élève. J'ai ensuite travaillé sur la conscience, sur la mémoire involontaire, sur les techniques de questionnement ericksonien, etc... En fait, l'entretien d'explicitation qui en a résulté est tel que si l'on ne maîtrise pas toute la théorie qui le sous-tend, on peut cependant faire des choses avec. C'est ce à quoi je me suis attelé ensuite, et je le crois avec un certain succès. Maintenant, pour pouvoir rendre compte de ce que j'ai d'abord appelé "la pensée privée", puis phénoménologie, et que je nommerais plus volontiers actuellement "méthodologie du point de vue en première personne et en seconde personne", j'ai travaillé l'histoire de la psychologie, tous les travaux du début du 20^{ème} siècle sur l'introspection expérimentale systématique (Binet, Titchener, l'école de Würzburg) et dans la même période l'autre grand courant des méthodologies en première personne : la phénoménologie, aussi bien Husserl, que son maître Brentano. J'ai l'impression que, relativement à la Phénoménologie, j'en suis au point maintenant où, en gros, j'ai "traversé" Husserl. Husserl a produit une œuvre immense. Je ne dis évidemment pas que je la maîtrise parfaitement. J'ai "traversé" Husserl en ce sens que je vois l'ensemble de l'œuvre – pas dans le détail, mais je sais où aller chercher ce détail si j'en éprouve le besoin – et que j'en maîtrise le langage. Maintenant, je me sens tout à fait prêt à effectuer un mouvement semblable à ceux que j'ai déjà réalisés auparavant pour Piaget où l'entretien d'explicitation, mouvement de la recherche théorique à l'élaboration de méthodes de terrain. Je vois bien comment, par exemple, dans des ateliers de lecture de textes que j'anime, je peux diminuer la complexité de la Phénoménologie pour en faire apparaître le caractère fonctionnel, instrumental. Il me semble que, dans le rapport au terrain, dans l'étude de ce que fait l'opérateur, si j'avais affaire à des gens qui ne se prennent pas la tête avec tout ce que j'ai pu écrire ces dernières années - qui est difficile à lire, je le reconnais -, si j'avais à présenter maintenant l'apport de la Phénoménologie à des gens qui veulent apprendre à faire des choses, j'ai l'impression que je pourrais aller vers la conception d'outils opérationnels pour penser la subjectivité de l'autre.

J.T. : N'énonces-tu pas ainsi une thèse plus générale selon laquelle, souvent, le développement théorique rend les choses plus simples, mais à condition de le traduire, de passer du langage qui a permis de l'élaborer à une traduction ?

P.V. : Je crois. Et, surtout, il faut sortir de l'ésotérisme. Les philosophes français qui sont formés dans ce domaine et qui peuvent parler avec beaucoup de compétence de la Phénoménologie ont cultivé l'ésotérisme. Il n'existe pas en français un seul dictionnaire qui permettrait de rentrer dans une lecture un peu commode des textes d'Husserl. Tous les textes d'introduction à la Phénoménologie sont affreusement difficiles, supposent, pour ainsi dire, qu'on a déjà tout compris. Maintenant, j'ai l'impression que je peux simplifier tous ces matériaux tout en gardant l'esprit de la démarche. C'est assez motivant. J'ai toujours cherché à ce que mon travail théorique retourne vers le terrain, de telle sorte que les gens qui sont des praticiens, qui ne peuvent pas prendre le temps d'assimiler un cadre théorique complexe, en fassent quelque chose. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent a eu une telle retombée.

J.T. : Ton travail scientifique est destiné par nature à alimenter des technologies diverses, voire à entrer en lien organique avec elles : la formation, la didactique, l'ingénierie, l'entraînement sportif, donc des terrains divers qui ne sont pas, à l'heure actuelle, considérés tous comme

ergonomiques. Relativement à l'ergonomie, telle que tu peux l'appréhender à travers les écrits ergonomiques que tu lis, les séminaires où il y a des ergonomes et auxquels tu participes, comment verrais-tu un futur de tes rencontres avec l'ergonomie, avec la variété de ce qui constitue l'ergonomie ?

P.V. : Ce qui m'intéresse d'abord, c'est l'avancée méthodologique, ce sont toutes les situations où l'on essaye d'obtenir des informations de la part de l'opérateur et où c'est difficile de le faire. Dans ce cadre, je voudrais examiner essentiellement comment l'aide à l'explicitation, sur le terrain, peut s'articuler avec, par exemple, telle ou telle forme d'autoconfrontation. Il me semble aussi qu'il y a actuellement un créneau pour la réouverture de la question de la prise en compte de la subjectivité des opérateurs. Cette réouverture est possible et pourrait apporter des résultats différents, alternatifs ou complémentaires, de ceux qui ont été obtenus jusqu'à présent. De ce point de vue, ce qu'on fait actuellement avec une équipe EDF dans le nucléaire me semble exemplaire. On peut l'adapter à d'autres secteurs, en particulier des secteurs déjà très étudiés.

J.T. : En même temps, en faisant cela, tu peux rencontrer des problèmes scientifiques en partie nouveaux pour toi. Je pense à la question de l'activité collective, de la coopération, que nous abordons dans le travail avec EDF, mais qui est l'objet de nombreuses discussions aujourd'hui en ergonomie. Comment l'entretien d'explicitation qui s'adresse à l'individu peut-il contribuer à la compréhension de ces phénomènes de coopération et, à terme, à leur modélisation ?

P.V. : Jusque-là, dans mes propres travaux j'ai surtout abordé la description d'un sujet isolé, autonome, dans mes activités de suivi avec des thésards ou des chercheurs de terrains dans le cadre du GREX (Groupe de Recherche sur l'Explicitation) de nombreuses recherches portaient sur des relations duelles, par exemple entre un maître-formateur et son stagiaire, entre un conseiller pédagogique et un enseignant, etc.. Je pense aussi à des problèmes nouveaux initiés par Béatrice Cahour, qu'on a examinés au départ de façon un peu détachée du terrain, mais que l'on peut ramener sur le terrain, qui sont ceux d'une meilleure analyse des interactions verbales. Il s'agit à la fois d'amener l'explicitation et de penser le vécu de ces interactions verbales. Quand je dis quelque chose à quelqu'un, quand je pose une question à quelqu'un, comment cela le modifie-t-il, lui ? Comment se construit l'inter compréhension ? Il ne s'agit donc pas seulement de documenter ce qu'a étudié la Pragmatique, mais de documenter aussi le vécu extralinguistique. Cependant pour répondre plus précisément à ta question sur le rôle que peut jouer l'aide à l'explicitation dans l'étude du collectif et de la coopération, il me semble clair qu'un entretien ne prend en charge à chaque moment qu'une seule personne. Mais d'une part il est possible par le rapprochement de ce que disent de façon détaillée chacun des membres d'un collectif de comprendre la dynamique d'ensemble dans la mesure où elle est composée d'attentes vis à vis des autres, de présupposés sur les valeurs, les projets, les critères d'atteinte des objectifs, bref toutes les "antennes" tournées plus ou moins implicitement vers les autres, et de ce que je m'attends, que j'espère, que les autres vont envoyer vers moi. De plus, si l'entretien gère directement une situation duelle, rien n'empêche, bien au contraire, de le pratiquer avec le groupe de travail, et si chacun parle à son tour, est aidé dans l'explicitation de son propre vécu, les autres entendent, s'autorisent de ce que dit l'autre, et surtout comme on le voit clairement dans les situations de debriefing d'équipe de conduite, ils découvrent les implicites des autres et découvrent qu'ils avaient attribués à l'autre des intentions, des projets qui n'étaient que le reflet de leurs attentes et que du coup ils peuvent par exemple comprendre ce qui sous-tend l'action de l'autre, comprendre le conflit de critères qui semblait les opposer, alors qu'ils veulent le même résultat. Dans le travail avec le collectif, il me semble très riche de mener des entretiens d'explicitation individuels en situation de groupe.

J.T. : Justement, la Pragmatique a rangé tous ces phénomènes sous un " code poubelle " baptisé " perlocutoire ".

P.V. : Simplement, on voit apparaître aujourd'hui un début d'intérêt pour l'articulation du linguistique avec l'extra-linguistique. Qu'est-ce que l'extra-linguistique ? C'est : quand tu me dis quelque chose, par exemple pendant qu'on fait quelque chose ensemble, ce que tu me dis me fait quelque chose, change ma direction d'attention, modifie mon état, me conduit à formuler telle réponse ou telle question en retour. Par exemple, cela n'a pas le même effet sur une personne de lui demander " comment est-ce que tu as fait ? " et " qu'est-ce que tu as fait ? ". Elle se dispose différemment pour répondre. La Pragmatique ne le documente que relativement à la réponse fournie, et ne prend pas en compte le processus d'élaboration émotionnel et cognitif sous-jacent. On peut maintenant aller plus loin, développer une démarche réfléchissante, rendre conscientisable ce qui ne l'était que partiellement et questionner le vécu de chacun des participants dans l'interaction, à la fois lorsqu'il est locuteur et lorsqu'il est récepteur. Une question méthodologique difficile est la suivante : comment faire en sorte que la personne, au moment où elle ré-accède à son vécu passé, soit aidée à tourner son attention sur des choses aussi fugitives que les mouvements de son attention ? Si l'on se limite à ce qui est observable, le linguistique et les mimiques, il y a toute une dimension d'ajustement intérieur qui est perdue. Cette dimension ne pose pas de problème entre gens qui s'entendent, mais dès que l'interaction est conflictuelle en situation de stress, on peut imaginer que, sous la surface de la réponse ou de la non-réponse, il se passe plein de choses intéressantes à documenter pour mieux comprendre les interactions.

J.T. : N'y a-t-il pas plusieurs couches ? La Pragmatique, pour explorer la première couche, réduit le contexte de l'interaction à des conditions statiques abstraites. Un premier progrès, qui a le plus concerné mes propres recherches, est de replacer l'interaction dans une situation dynamique, dans l'ensemble des activités situées en cours. Ne proposes-tu pas en fait une troisième couche ?

P.V. : Effectivement. C'est un dépliement, un déploiement, une déstratification des couches de la subjectivité. Mais, il vaudrait mieux ne pas parler de couches plus ou moins profondes. Evitons la métaphore de la profondeur, ce n'est pas plus profond, au contraire c'est la surface de la vie psychique. Il vaudrait mieux dire : essayons de saisir la subjectivité.

Que faut-il faire pour permettre au sujet de saisir ce qui lui apparaît de son propre vécu subjectif et nous le verbaliser ? C'est là tout ce que j'essaye d'ouvrir actuellement, dans la foulée de Husserl, avec la construction d'un point de vue en première personne. La question n'est pas d'aller plus profond, mais d'accéder au point de vue en première et en seconde personne, à ce qui apparaît à l'acteur dans son propre vécu. Pour cela, il faut évidemment aider cet acteur, puisque paradoxalement ce qui nous est familier, notre propre vécu, n'est pas pour autant connu, il n'est que conscientisable et donc connaissable au sens fort de pouvoir être verbalisé.

J.T. : Finalement, alors, comment caractériserais-tu ta relation avec l'ergonomie ?

P.V. : En fait, je ne pense pas mon activité de recherche en relation avec l'ergonomie, mais en relation avec des problèmes théoriques ou méthodologiques qui s'avèrent recouper les disciplines tournées vers l'application comme l'est l'ergonomie, mais aussi bien la formation, ou l'enseignement, ou l'analyse de pratique. En quelque sorte, ce sont les gens avec lesquels je travaille ou avec lesquels j'ai travaillé, ou qui examinent ma place dans le tableau d'ensemble, qui me font découvrir à quel point j'ai des relations avec l'ergonomie. Par exemple, j'ai l'impression qu'Alain Berthoz pense beaucoup plus ses relations avec l'ergonomie. Moi, je m'intéresse à la théorie de l'intelligence de Piaget et je me retrouve en train de m'occuper, dans le cadre des formations professionnelles, de la façon dont les gens apprennent à " bidouiller " un oscilloscope. Je m'intéresse à la Phénoménologie et je me retrouve en train de regarder des données sur une mise en situation sur simulateur. Pour moi, ce n'est pas exotique, cela fait sens,

mais ce sens n'est pas complètement pensé, un peu comme si j'étais aveugle à une partie de ce que je fais.

J.T. : Normal ! Pourquoi diable échapperais-tu au sort commun ? (rires)

P.V. : En fait, je crois qu'en France, les problèmes de terrain, et donc l'ergonomie, jouent un rôle extrêmement important du point de vue épistémologique, dont ne sont pas conscients les chercheurs eux-mêmes. Ils jouent un rôle de point d'ancrage dans le développement de résultats qui font sens, qui ne sont pas de la simple cuisine de comptage statistique pour valider des hypothèses. J'ai l'impression que cet ancrage sur le terrain fait bouger des théories, des questions, beaucoup plus qu'on ne le croit, y compris chez des gens qui s'en croient indemnes.

PRINCIPALES PUBLICATIONS RÉCENTES

Ces textes sont téléchargeables sur le site du GREX : www.grex.net, avec quelques exceptions pour les livres et rapports co-signés. Pour joindre Pierre Vermersch : pvermers@es-conseil.fr

Jeffroy, F., J. Theureau, et al. (1998). Quel guidage des opérateurs en situation incidentelle - accidentelle ? Analyse ergonomique de l'activité de conduite avec procédures. Paris, IPSN Département d'évaluation de sûreté. Section d'étude des facteurs humains, CNRS : 2 vol, 120 et 40.

Vermersch, P. (1994). L'entretien d'explicitation. Paris, ESF.

Vermersch, P. (1998). "Esquisse de la formalisation d'une pratique d'analyse de la conduite d'un processus industriel complexe." Explicititer(23): 1-12.

Vermersch, P. (1998). "Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices." Explicititer (24): 7-24.

Vermersch, P. (1999). "Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention." Explicititer (29): 1-20.

Vermersch, P. (1999). "Pour une psychologie phénoménologique." Psychologie Française **44** (1): 7-19.

Vermersch, P. (2000). "Husserl et l'attention : 3/ Les différentes fonctions de l'attention." Explicititer (33): 1-17.

Vermersch, P. and M. Maurel, Eds. (1997). Pratiques de l'entretien d'explicitation. Paris, ESF.

**Propos recueillis par
Jacques THEUREAU**